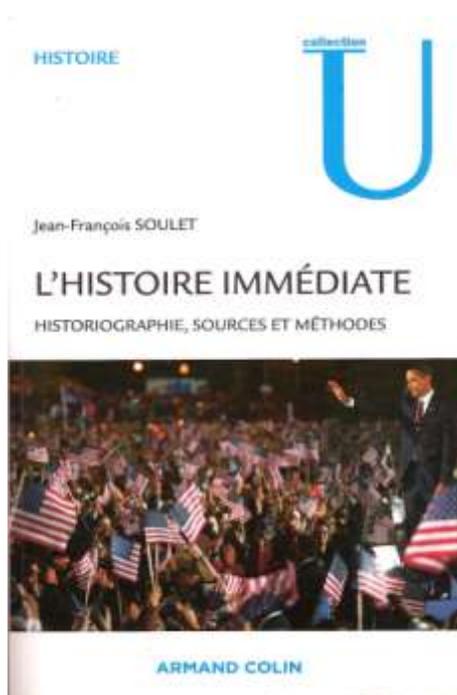


L'entretien avec Jean-François Soulet a été conçu en deux temps : le premier consacré à son dernier ouvrage, le second à des questions générales posées par la pratique de l'histoire immédiate (Bertrand VAYSSIERE)

**1 – QUESTIONS A PROPOS DE LA PARUTION RECENTE D'UN MANUEL DE METHODOLOGIE D'HISTOIRE IMMEDIATE**



**Vous venez de publier chez Armand Colin *L'histoire immédiate. Historiographie, sources et méthodes. Pourquoi ce nouvel ouvrage?***

Personnellement, je ne pensais pas écrire un nouveau livre sur le concept d'histoire immédiate. Mais, il y a deux ans, alors que je participais à un colloque à Logroño (Espagne) sur l'histoire du temps présent, un collègue de l'Université de Cadix m'a proposé de faire traduire mon « Que-sais-je-? » en espagnol. J'en ai accepté le principe, mais, une fois revenu à

mon domicile, je me suis astreint à le relire et j'ai trouvé qu'il était trop orienté sur la France, tant sur le plan de l'historiographie que pour les exemples cités. J'ai alors proposé à ce collègue de rédiger avec lui un nouvel ouvrage mieux approprié à un public étranger. Malheureusement, ce projet a tourné court en raison de graves problèmes de santé auxquels le collègue espagnol s'est trouvé très vite confronté. J'ai alors décidé de me charger seul de l'ouvrage.

## **En quoi cet ouvrage diffère-t-il du « Que-sais-je-? » publié en 1994 ?**

D'abord par son volume puisque le nombre des signes est presque triple d'un « Que-sais-je-? » Et, surtout, par sa problématique. Il ne s'agit plus, en 2009, de démontrer, ce qui, en quinze ans, est devenu une évidence : à savoir que l'histoire immédiate est une « histoire à part entière » et une « histoire nécessaire », thèmes des deux principaux chapitres de mon « Que-sais-je- ? ». Comme l'a déclaré René Rémond, en avril 2006, lors du colloque de Toulouse sur « Bilan et perspectives de l'histoire immédiate », la partie est gagnée. L'objectif désormais est de proposer les outils méthodologiques de base aux très nombreux étudiants désireux d'investir le champ le plus récent de l'Histoire.

## **Ce genre d'ouvrage n'existait-il pas déjà ?**

A ma connaissance, non. Jeune étudiant j'avais été très impressionné par la parution au début de 1961, dans la Bibliothèque de La Pléiade, d'un volume dirigé par Charles Samaran sur *L'histoire et ses méthodes*. J'avais été particulièrement frappé par la prise en compte, au titre de documents historiques, des « témoignages photographiques et cinématographiques » (chapitre rédigé par Georges Sadoul) et des « témoignages sonores enregistrés » (Jean Thévenot). Plus tard, au début des années soixante-dix, commençant ma carrière d'enseignant-chercheur, j'ai été très séduit par *l'Introduction à l'histoire contemporaine* de Jean-Paul Brunet et Alain Plessis, le premier ouvrage du genre à fournir des renseignements concernant les sources, les instruments de travail, et les méthodes de recherche en histoire contemporaine<sup>1</sup>. Au cours de l'élaboration de nombreux mémoires de maîtrise et de master que j'ai dirigés et fait soutenir, j'ai observé les difficultés du jeune chercheur en histoire immédiate à collecter ses sources et à forger

---

<sup>1</sup> Edité dans la collection U2 chez Armand Colin, en 1972.

une méthode, le temps des séminaires étant bien court pour pouvoir répondre à ses besoins. Sans faire de l'histoire immédiate ce qu'elle n'est pas –c'est à dire une discipline à part- sa pratique, fondée sur des sources peu ou pas utilisées par les historiens des autres périodes, exige du chercheur une formation particulière ou plutôt complémentaire de celle du contemporainiste ordinaire. L'ouvrage que je viens de signer voudrait participer à cette formation.

**Vous parlez de « sources peu ou pas utilisées par les historiens des autres périodes », est-ce à dire que, dans l'ouvrage, vous avez surtout privilégié l'étude de ces sources par rapport à d'autres plus classiques ?**

J'ai essayé d'être, sinon exhaustif, du moins le plus complet possible dans la description des types de documentation à la disposition de l'historien du temps présent. Sur 8 chapitres, six sont entièrement consacrés à présenter les différentes sources. A l'encontre de ce que certains déclarent, l'histoire immédiate n'est, en effet, nullement pauvre en documentation et n'a pas pour source unique, la presse. La période du temps présent est, de loin, celle pour laquelle le chercheur dispose du plus grand nombre de sources et de la plus grande variété. C'est ce que j'ai voulu rappeler en donnant une large place tant aux sources classiques que nouvelles. Il m'a semblé notamment qu'avant d'évoquer les nouveaux types de documentation, il n'était pas inutile d'aider le chercheur débutant à se repérer dans le maquis incroyable des archives publiques et privées.

**Vous donnez à ce sujet un exemple saisissant de l'extrême dispersion des archives publiques contemporaines.**

Oui, je fais remarquer qu'un historien travaillant sur la guerre d'Algérie est conduit, si son sujet est large, à se déplacer dans une quinzaine de dépôts publics d'archives, sans jamais être certain d'obtenir les dérogations nécessaires : Archives d'outre-mer à Aix ; Département des Archives interarmées, ministérielles et

interministérielles, Archives centrales de la Marine et Archives de l'Armée de l'Air à Vincennes ; Archives de la Préfecture de Police à Paris ; Fonds de la Gendarmerie Nationale à Fontainebleau, Le Blanc et Maisons-Alfort...

**Si l'on n'est pas surpris de trouver un chapitre entier sur la presse, on est davantage étonné d'en trouver un, tout aussi long, sur les « sources littéraires ».**

C'est là un gisement documentaire très riche et multiforme, depuis les revues, les mémoires de recherche, les manuels scolaires, les autobiographies, sans oublier les œuvres de fiction, qui suscitent encore trop de méfiance chez les historiens alors qu'elles constituent une mine pour l'étude des mentalités. Quant à la presse, pour laquelle quelques pionniers des années soixante ont élaboré de rigoureuses techniques d'analyse, elle est très vite devenue pour l'historien du temps présent un vivier foisonnant d'informations et de représentations. Grâce à la numérisation des journaux et à l'existence de moteurs de recherche, l'historien peut aujourd'hui non seulement effectuer des dépouillements dans des délais extraordinairement brefs, mais il peut aussi procéder à des analyses de contenu fines et complexes.

**Pourquoi avez-vous choisi de consacrer près de la moitié de l'ouvrage (vos trois derniers chapitres) aux sources orales et audiovisuelles, et à la documentation émanant d'Internet ?**

Parce qu'il s'agit de sources vraiment spécifiques. Personnellement, je définis l'histoire immédiate en fonction de l'existence ou non de témoins vivants, c'est dire l'importance que j'accorde aux sources orales.

**Voulez-vous dire par là que l'histoire immédiate se confond avec ce que l'on appelle depuis le début des années soixante « l'histoire orale » ?**

Absolument pas. Je rappelle dans mon livre comment « l’histoire orale » a été inventée et comment elle est devenue une histoire militante ayant pour objectif de donner directement –sans le concours des élites- la parole aux classes défavorisées, véritables oubliées de l’Histoire ; et je donne l’exemple de la tentative de Benoît Verhaegen de constituer à partir de la pratique de l’histoire orale une discipline nouvelle qu’il appelle « histoire immédiate ». Personnellement, je n’adhère pas du tout à cette conception d’une histoire militante, engagée, fondée sur le seul témoignage, et pratiquée par des non-professionnels de l’histoire. Si je crois qu’il est indispensable d’utiliser, chaque fois qu’on le peut, les témoignages des personnes ayant vécu les événements que l’on veut analyser, je souhaite, en revanche, que la source orale soit complétée par d’autres sources ; et, en outre, sans rêver d’une objectivité totale, je pense que seule la méthode acquise par un historien professionnel peut permettre une démarche distanciée. Il n’est donc pas question pour moi, ni de rendre la source orale exclusive, ni de faire l’économie de l’historien !

### **Vous êtes relativement bref sur les méthodes de collecte des témoignages. Pourquoi ?**

Il est vrai que je n’y consacre que quelques pages. D’abord, parce que les choses essentielles à ce sujet ont déjà été écrites par des psychologues et des sociologues pour qui les entretiens constituent l’un des matériaux de base de leurs disciplines. Ensuite, parce qu’a paru, en 2006, aux éditions Bréal, l’excellent manuel de Florence Descamps qui, pour la première fois, propose une synthèse sur tout ce qui concerne les rapports entre les sources orales et l’histoire<sup>2</sup>. Quel dommage qu’il n’existe pas d’ouvrages similaires sur les sources audiovisuelles et l’histoire, cela m’aurait permis d’écrire un chapitre 7 plus bref !

---

<sup>2</sup> *Les sources orales et l’histoire. Récits de vie, entretiens, témoignages oraux*, Bréal, 2006.

**En faisant, dans ce chapitre 7, la part belle aux documents iconographiques, voulez-vous affirmer que ceux-ci n'ont pas été emportés par la vague audiovisuelle et qu'ils demeurent une source digne d'intérêt ?**

Tout à fait. L'affaire suscitée par la publication, en septembre 2005, d'une douzaine de caricatures de Mahomet dans un journal danois prouve que le dessin humoristique conserve, à notre époque, toute sa force subversive, et qu'il doit continuer à être objet d'étude de la part des historiens du contemporain. De même, l'analyse de la « bande dessinée », devenue un média majeur est indispensable pour approcher la culture populaire de notre époque, en particulier celle de la jeunesse.

**L'historien n'est-il pas, quand même, très démuné pour exploiter ce type de sources (caricatures, bd, photos...) ?**

Oui et non. Il est vrai que, durant son cursus, il est surtout formé au « décryptage » du texte écrit ; mais, il peut, pour les autres sources – iconographiques et audiovisuelles – emprunter à d'autres disciplines les techniques d'exploitation. L'acquisition de bases linguistiques et sémiologiques permet de « lire » avec profit photographies de presse et films. Je cite des mémoires de maîtrise et de master sur *Paris-Match* ou sur la couverture de conflits par la télévision qui sont exemplaires alors que leurs auteurs n'avaient pas, au tout début de leur recherche, de connaissances particulières en sémiologie de la photographie ou du cinéma. Ils les ont acquises par eux-mêmes tout au long de l'année.

**A propos des citations incluses dans votre livre sous la forme d'encadrés, j'ai été frappé par le nombre élevé de celles se rapportant à des travaux de recherche du département d'Histoire de l'Université de Toulouse-Le Mirail. Ne craignez-vous pas que l'on voit là une surestimation des travaux des**

## **étudiants toulousains, notamment de ceux que vous avez dirigés ?**

J'accepte le reproche dans son principe. L'idéal aurait été, en effet, que je puise dans l'immense vivier que constituent les mémoires soutenus en histoire très contemporaine dans toutes les universités de France... et à l'étranger ! Mais il s'agit, pour le moment, d'un vivier virtuel. A ma connaissance, en France, les mémoires de maîtrise, de DEA et de Master 1 et 2 n'ont jamais été recensés –comme les thèses de doctorat- en un fichier commun. Et le jour où ils le seront, leur grand nombre empêchera qu'ils soient lus par une même personne. J'ai, à moi seul, dirigé et fait soutenir, à ce jour, 280 mémoires de recherche (sans compter les mémoires d'IEP) et, dans l'ouvrage dont nous parlons aujourd'hui, je n'ai pas donné d'extraits de plus de sept ou huit d'entre eux. Il s'agit donc d'un choix subjectif et très sélectif de quelques mémoires que j'ai trouvé exemplaires par leur méthode et leur réalisation, mais je suis très conscient que bien d'autres mémoires –effectués sous la direction de collègues toulousains ou d'ailleurs- auraient mérité, si je les avais connus et si j'avais pu en disposer, de figurer parmi ce petit florilège. En tout cas, pour moi, c'est une manière de rendre hommage à ces 210 étudiants qui m'ont fait confiance en me choisissant comme directeur de recherche et qui m'ont permis de défricher des domaines nouveaux de notre histoire.

**Venons-en, pour terminer la visite de votre livre, à son dernier chapitre sur Internet et l'Histoire. N'y verra-t-on pas un effet de mode, surtout lorsqu'on lira sous votre plume que, dans une éventuelle nouvelle édition, vous souhaitez qu'il n'y ait pas seulement un chapitre mais « toute une partie » consacrée à Internet et aux sources numérisées ?**

Pour ma génération de chercheurs en histoire contemporaine, l'utilisation d'Internet a constitué une vraie révolution. A compter du 29 juillet 1997, date de ma première connexion, ma manière de

travailler a progressivement connu des mutations fondamentales. Comme je le rappelle dans le livre, Internet fournit à domicile une remarquable palette d'instruments de travail, tant pour la phase initiale d'une recherche (avec ses encyclopédies, ses moteurs de recherche, ses sites généralistes ou institutionnels...) que pour la constitution de la bibliographie, le repérage des sources, et surtout l'analyse rapide et aisée de la documentation numérisée. Mais l'intérêt d'Internet ne se limite pas à rendre facilement accessible des informations dispersées dans le monde entier ; il permet de collecter une documentation nouvelle et originale à partir de sites officiels, de sites de journaux, de sites d'organisations militantes. Internet fournit aussi à l'historien des mentalités et des représentations de nouveaux supports d'expression individuelle et collective (comme les sites personnels, les forums, les listes de discussions, les blogs...), pas aisés à « décrypter » mais fort utiles pour mieux comprendre les évolutions des mœurs.

## 2 – QUESTIONS SUR LA PRATIQUE GENERALE DE L'HISTOIRE IMMEDIATE

**Bien que votre dernier ouvrage soit intitulé *L'histoire immédiate*, vous utilisez, tout au long de vos pages, tantôt l'expression « histoire immédiate » tantôt « histoire du temps présent ». Les considérez-vous comme synonymes ?**

Dans l'usage courant, oui. Elles désignent, toutes les deux, le passé proche, c'est-à-dire la période historique pour laquelle il existe encore des témoins vivants. Dans le cercle étroit des spécialistes de la période contemporaine, chaque expression correspond à l'orientation originelle de deux équipes de recherche. Successeur du *Comité d'histoire de la Seconde guerre mondiale*, et centré, à son début, surtout sur le Second conflit mondial, l'Institut créé par le

CNRS, a choisi de s'appeler *Institut d'histoire du Temps présent*. Lorsque, plus tard, s'est mis en place un groupe toulousain orienté également vers l'histoire du passé proche (le *GRHI*), celui-ci a souhaité s'intéresser plutôt (mais pas exclusivement) à la période du passé le plus récent, la plus exclue de la recherche historique, et a donc choisi de reprendre le terme d'« histoire immédiate » popularisé par une collection des éditions du Seuil. Ainsi s'explique cette diversité des appellations qui peut parfois troubler mais qui, en fait, ne correspond à aucune querelle entre les chercheurs de l' IHTP et ceux du GRHI (comme l'a confirmé un récent débat, en avril 2009, entre Henry Rousso et Guy Pervillé), et, surtout, à aucun différend de fond. Nous sommes tous en accord total sur la nécessité et l'intérêt de continuer à travailler sur le segment le plus récent de l'histoire.

### **En quoi l'histoire immédiate peut-elle servir dans le fameux débat concernant l'opposition entre histoire et mémoire ?**

Si l'historien du temps contemporain n'est pas mieux placé que ses collègues pour traiter de l'histoire d'un événement, il bénéficie, en revanche, de sources plus abondantes et plus adéquates pour reconstituer les mémoires de ce même événement. Il a, en effet, l'opportunité de pouvoir interroger des témoins, d'analyser des sites personnels et des blogs qui sont, par excellence, des lieux d'expression de mémoire. Il dispose d'une masse de documents imprimés (presse, autobiographies, romans...) et audiovisuels (films de fictions...) également très riches en images du passé. Ce n'est pas un hasard si beaucoup de recherches en histoire immédiate portent sur le système des représentations. Cela dit, l'historien du très contemporain se trouve beaucoup plus exposé que ses collègues dans les guerres ouvertes de nos jours par les « défenseurs de la mémoire » (individus, associations, Etats...). Tantôt, on veut l'instrumentaliser comme expert dans des procès se rapportant à des faits du passé proche, tantôt on conteste sa pertinence en le mettant

en concurrence avec des témoins. Faire de l'histoire à « l'ère du témoin » (A. Wiewiorka) n'est pas une sinécure !

**Votre dernier ouvrage et vos travaux précédents sur les pays communistes mettent en avant l'histoire comparée. Quel est, selon vous, l'avantage d'une telle méthode dans la compréhension des sociétés actuelles ?**

Après une errance de plus de quarante ans dans plusieurs périodes historiques, je suis convaincu que l'historien ne doit pas s'enfermer dans la monographie et dans le particulier, au nom du principe que les faits sont tous différents en Histoire. Cela ne signifie pas que je sois réticent à la micro-histoire, car celle-ci, si elle est bien faite, doit permettre d'extraire d'un fait particulier tout ce qui est général. Mais, il me semble que, notamment face à la diversité et à la complexité du monde contemporain, l'historien doit privilégier tous les outils susceptibles de lui permettre de caractériser les faits les uns par rapport aux autres, de mettre en évidence les processus d'évolution, de reconstituer les mécanismes généraux, de dégager les tendances majeures... C'est à ce prix seul que l'histoire peut ambitionner d'être considérée comme une science. Or, pour répondre à cette nécessité, je ne vois pas d'autres moyens que de recourir au comparatisme et à la systémique. Je ne comprends pas pourquoi ces deux approches, utilisées par les sociologues, les économistes ou les géographes, ne sont pas mieux considérées et davantage pratiquées par les historiens, notamment ceux travaillant sur la période très contemporaine.

**Vous prônez l'interdisciplinarité. Avec quelles disciplines est-ce que les ponts sont les plus solides ? Quelles ouvertures restent encore à établir ?**

Déjà, l'Ecole des Annales, en particulier Lucien Febvre puis Fernand Braudel, ont démontré la nécessité pour l'historien –quelle que soit sa période d'étude- de s'ouvrir aux autres sciences sociales. Cette nécessité se révèle absolue dès que l'on aborde le passé proche. Ce champ, en effet, avant même que l'historien n'y pénètre, est déjà occupé par des sociologues, des anthropologues, des économistes, des géographes... Comment, dès lors, l'historien pourrait-il ignorer leurs travaux et situer ses propres recherches par rapport aux leurs ? Le cloisonnement disciplinaire est, sur ce terrain, impossible. Est-ce-à-dire que l'historien de l'immédiat doit se transformer en un généraliste des sciences sociales ? Pas exactement ; il doit être capable d'assimiler les méthodes et les résultats des travaux effectués dans les disciplines voisines, tout en préservant la spécificité de sa propre discipline, l'histoire, fondée sur l'étude du temps. Dans cette collaboration nécessaire et fructueuse, l'historien du temps présent, me semble-t-il, privilégie les rapports avec trois praticiens du champ contemporain : le sociologue, le politologue et le journaliste. C'est pourquoi personnellement, je suis très heureux de pouvoir enseigner, tout à la fois, dans un département d'Histoire, dans un Institut d'Etudes Politiques et dans une Ecole de Journalisme. Ce faisant, j'enrichis mes connaissances dans ces disciplines et, je l'espère, je contribue utilement, en les initiant à l'histoire contemporaine, à la formation de futurs politologues et de futurs journalistes.

### **Quel est l'avenir de l'histoire immédiate ?**

Bien entendu, je l'ignore ; mais j'aurais tendance à être plutôt optimiste, sans l'être cependant totalement. L'histoire du passé proche connaît incontestablement depuis trente ans un grand intérêt de la part de la société civile en général, et des lycéens en particulier, qui souhaitent connaître le monde dans lequel ils vont agir. Du point de vue de la recherche, l'histoire immédiate est un des domaines actuellement les plus féconds, tant en France que dans un certain nombre de pays comme l'Espagne, l'Allemagne ou

de continents, comme l'Amérique latine. Mais cette belle progression n'est pas suivie avec enthousiasme par l'ensemble de la communauté historique universitaire. Il reste, comme l'observait Jean-François Sirinelli, lors du débat à l'IHTP déjà cité, des « réticences » et, ce qui est plus grave, des « résistances ». Au Comité National des Universités (CNU), sans que la méfiance envers les candidats pratiquant l'histoire immédiate soit explicitement exprimée au sein de la 22<sup>ème</sup> section, on note, depuis plusieurs sessions, d'étranges convergences dans les refus de Qualification. Espérons qu'il ne s'agit là que de pures coïncidences ! Ce serait, en effet, dommage de décourager une génération de jeunes chercheurs, qui a fait le pari audacieux mais légitime, de choisir l'histoire du temps présent comme champ d'étude.